

***Le Cheval dans la locomotive* d'Arthur Kœstler.
Sean Wilder**

Note de lecture sur *Le Cheval dans la locomotive* d'Arthur Kœstler (1967, trad. française 1980 : Calmann-Lévy, encore disponible par miracle)

Si un ami plus lacanien que moi ne m'avait pas appris que Lacan avait fait l'éloge des *Somnambules* de Kœstler, je n'aurais sans doute pas entrepris d'écrire cette note pour les lecteurs de notre *Courrier*, malgré l'enthousiasme que cette lecture m'a procuré. Je ne sais pas ce qui a plu à Lacan. Kœstler et Lacan embrassent, chacun, une gamme très étendue de domaines de leur culture et ils abordent, chacun à sa manière, les grandes questions de l'humain telles qu'elles sont posées depuis Freud. Tout particulièrement celle de cette sorte de schizophrénie qui fait que les sociétés les plus civilisées, les plus hautement cultivées, sont les agonistes des conflits les plus meurtriers entre communautés, peuples et nations, la question qui, pour Freud, trouvait une réponse dans le concept de la pulsion de mort.

Si l'hypothèse, formulée par Kœstler en 1967, d'une dysfonction psychique fondée sur une anomalie anatomique (structure et répartition des fonctions cérébrales) a peu de chances de retenir l'attention des analystes qui rejettent à l'avance toute prise en considération de la neurologie (forcément "réductrice"), son exposé possède indiscutablement des qualités de clarté, de cohérence et de discipline intellectuelle qui lui conférant une grande puissance de stimulant pour la pensée. Il me semble qu'aucun analyste ayant encore de la curiosité intellectuelle ne peut rester indifférent à la pensée de Kœstler et au défi implicite qu'il nous lance de penser notre pratique en rapport avec des disciplines scientifiques affines.

Dans les deux tomes précédents de sa trilogie sur la grandeur et la misère humaines, Kœstler s'était intéressé à la cosmologie (*Les Somnambules*) et à la psychologie des processus de la création scientifique et artistique (*Le Cri d'Archimède*). Le domaine scientifique exploré dans ce troisième tome est la biologie ; mais l'objet de son étude, les fondements de l'agressivité humaine, est annoncé comme psychologique dès le premier chapitre : "La misère de la psychologie" est une attaque en règle contre le comportementalisme (behaviourisme) qui trône dans la psychologie académique (d'où il se répand dans tous les domaines de la pensée sur l'homme) depuis le début du siècle. Kœstler le qualifie de "ratomorphisme," en référence à la réduction que le comportementalisme opère en ramenant la psychologie humaine au niveau des expériences stimulus-réponse sur des rats. Jusque-là nous pouvons tous applaudir des deux mains, et même des pieds.

Grâce à ses dons d'écrivain, le plaisir est soutenu dans la suite, un exposé à la fois sur les principes de l'évolutionnisme, nous informant de l'état actuel (ou peu s'en faut) du débat entre darwiniens et lamarckiens, et sur la théorie et la méthode philosophiques des "systèmes hiérarchiques ouverts."

Là où, pour les anti-réalistes et les surréalistes entre nous, les choses vont probablement se gêter, c'est quand Kœstler propose ce que j'appelle sa théorie générale de l'opérationnalité (ou "efficace") de la psychothérapie. Se gêter pourquoi ? Parce qu'au nom du principe de parcimonie en biologie — pour Kœstler, le psychique, bien que n'étant nullement réductible à l'organique, ne se conçoit pas non plus sans rapport à lui — la "psychothérapie" (la psychanalyse comprise) fonctionnerait selon le même principe que la mutation novatrice dans l'évolution des espèces. Se fondant sur l'observation que les mutations *réussies* dans le domaine zoologique prennent leur point de départ, non dans la forme adulte et achevée de l'organisme, mais dans sa forme larvaire ou embryonnaire (processus nommé "pédomorphyse"), Kœstler argue que la psychothérapie fonctionne selon le principe d'une *régression* (retour au carrefour où le sujet s'est engagé dans un impasse développemental) qui ouvre la voie à un nouveau départ. Ainsi la pédomorphyse comme la psychothérapie seraient des instances d'une même *stratégie* évolutive que Kœstler appelle, en français, "reculer pour mieux sauter."

Je suis conscient du risque que je cours, en résumant aussi succinctement l'argument de Kœstler, d'éveiller des résistances dans les esprits qui, n'y trouvant pas de théorie de l'inconscient ou du signifiant, voudraient s'abriter de la contamination par des théories douteuses. Pour ce qui est du signifiant, c'est sûr : Kœstler ne s'y intéresse pas. Pour ce qui est de l'inconscient freudien, nous verrons plus loin. Je répondrai en passant à une objection que l'on pourrait être tenté de formuler : une "thérapie" ainsi conçue ne tendrait-elle pas à promouvoir l'adaptation du sujet à son environnement, c'est-à-dire le conformisme ? Il n'en est rien et Kœstler ne donne pas prise à ce genre de malentendu. Selon la théorie des systèmes hiérarchiques ouverts, tout organisme, humain ou pas, voire tout système doté d'un fonctionnement plus ou moins autonome — ce que Kœstler appelle un "holon" parce que tout système est à la fois une entité avec sa propre logique et une partie d'un tout qui l'englobe et auquel il s'intègre (ou pas) — tout système est biface : en même temps qu'il s'adapte aux exigences de son environnement, il s'affirme face à son environnement en le modifiant, en l'adaptant à ses fins à lui. Kœstler traite de plusieurs aspects de la dialectique qui se développe entre ces logiques de l'auto-affirmation et de l'intégration ou soumission, ainsi que des transferts de commande, entre les niveaux de l'individu et du groupe (ou "masse"), par exemple.

Bien que développant un raisonnement organiciste, l'exposé de Kœstler n'est pas, comme je l'ai déjà dit, réductionniste ; il ne nie pas l'existence ou la fonction psychiques au sens où Freud les entendait. Nous pouvons lire cet essai comme un complément à la théorie de Freud, une mise-à-jour des connaissances à laquelle Freud se serait sûrement intéressé. Cela dit, Kœstler prend des positions qui l'opposent au réductionnisme freudien (ou donné pour freudien). Concernant la mémoire par exemple, il nie que tout oubli soit l'effet d'un refoulement - chose que Freud lui-même n'a jamais prétendu, d'ailleurs -. Ou encore, sans nier l'inconscient freudien, l'inconscient systémique distinct de l'inconscient "descriptif," il s'intéresse à ce qui, de l'anatomie cérébrale, pourraient rendre compte autrement de *certaines* manifestations que Freud aurait sans doute attribuées au refoulement. Ce faisant, il nous permet de redéfinir le champ d'application de certains de nos concepts opératoires afin de ne

pas en abuser (et d'en être abusés).

Je n'entrerai pas davantage dans l'hypothèse que Kœstler propose pour expliquer la violence infra-spécifique des êtres humains, hypothèse qu'il présente comme une alternative à celles qui l'ont précédée dans l'histoire des idées, en particulier celles du péché originel et de la pulsion de mort. Non que je la tienne pour négligeable. Elle me trouble. J'aimerais qu'elle trouble aussi d'autres que moi et que nous en parlions. Mais pour cela, il faudrait que d'autres la lisent...

Sean Wilder
Novembre 1998